

هَيْمُ النَّبَأِ وَالْأَخِ وَأُغْرِبُهُ مَشَبَّ الْعَقِيرِ وَذِلَّةُ الْمَمْلُوكِ
 مَثَلُ الْجَلِيلِ بَرَحَتْ تَحِيَّاتُهُ خَوْفُ الْمُبْطُونِ قِلَّةُ النَّشِيرِ
 عَسْوَلُ الْفَارِجِ ضَانُ وَالضَّامِ أَكْلُ شَيْءٍ وَأَكْثَرُهُ رَغْبَةٌ وَأَكْثَلُ
 وَمِنْ لَا تُبْرَدُ كَبُرَتْ أَكْثَرُ بِلَافِي شَرْحِ الْوَاكِ وَلَعَلَّكَ مَوَدَّتُهَا
 عَلَى الْوَاكِ قَالُوا لَخَمَصُ مِنْ رَأَيْهِ ضَانُ تَمَّ بَيْنَ لَانْدٍ يَنْعَابِيهَا وَتَغْلِبُهُ
 فَيَغْزِي عَنْهَا وَالنَّعْبَةُ مَوْحُوهُ لَيْسَتْ لَهُ الْأَكْلُ وَذَوَامِهِ وَمَنْ أَكَلَ
 مِنَ الْكَبَشِ وَالزَّمَكِ أَكَلَ مِنَ الْبِرْدِ دُونَ وَفِيهِ لَا يَحُولُ لِي لَدَى التَّوَابِ
 أَكَلَ فَلَا يَسْرَعُ وَهُوَ رَغُوتٌ فَلَمَّا كَانَتْ الْبِرْدُ دُونَهُ أَكَلَ الدَّوَابَّ فَعَلَّ
 حِسَابَ ذَلِكَ بَنِيهِ أَكَلَهُ إِذَا أُرْصِعَتْ وَتَغْلِبُ أَنْ تَوْحِيَجَ أَكَلَ الْمَوَاهِ
 مِنْ عَمْرُوهُ إِلَى اللَّبْلِ كَانَ أَكْثَرُ مِنْ عَمْرِو النَّجْلِ وَكَثَرَتْ هَكَذَا
 تَقَعُونَ فِي أَكْثَرِ الْفَسَادِ وَمَنْ تَضَعُ مِنْ عَمْرُوهُ إِلَى اللَّبْلِ وَكَثَرَتْ
 لِلْبَحْرِ وَالْعَرَسِ

وَمِنْ الْغُرَّانِ مَعْلَدُ بْنُ جَبَلٍ قَالُوا وَكَانَ مُعَادُ امِهِ وَكَانَ شَيْءُ
 ابْنِ مَعْلَدٍ خَلِيلُ الْوَحْشِ وَكَانَ كُنْزُ السَّلَفِ أَحْسَنُ حِرْدَةٍ وَلَا تَنْعَمُ بَرْدًا
 مِنْ مُعَادٍ وَسَيَلُ بْنُ حَنِيفٍ وَقَالَ لِلنَّبِيِّ صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ أَتَمُّ كُلِّ
 شَيْءٍ مِنْ مُعَادٍ حَتَّى خَاتَمُهُ وَكَانَ يُعَدُّ مِنَ الْوُجَدِ الْبَيْتِ وَفِيهِ شَمْسُ
 الْمَشَاهِدِ وَوَلَّى لِلنَّبِيِّ الْوَلَايَاتِ وَفِيهِ الْكِرْقَانُ وَتَغْلِبُ النَّاسُ الْأَحْلَامُ
 وَتَرْبِيهِمُ الْعُرَانُ وَمَوْحُو بْنُ أَفْلَ مِنْ عَشْرِينَ سَنَةً وَكَانَ عِنْدَ
 رَسُولِ اللَّهِ وَجِيهًا وَفِي عَيْنِ الْمُسْلِمِينَ عَظِيمًا وَقَالَ الْأَمِينُ
 أَنَبَاؤُا ابْنِ الْهَزْلِ سَعِيدُ بْنُ مَعْيَدٍ الْكَلْبِيُّ أَشَدُّ لَهُ فَلَاحَتْ

LITTERATURES

En septembre 1984, le philosophe François Châtelet se voit offrir, l'usage d'un terminal de traitement de texte. Malgré ses tentatives, son insertion dans le protocole qui codifie une expérience de "collège invisible" s'avère impossible. C'est à expliquer les contours de cette impossibilité personnelle qu'il consacre une lettre manuscrite, envoyée aux organisateurs. Sa maladie, qu'il a de plus en plus de difficulté à "gérer" — comme il disait alors — ses charges universitaires ne sont que des obstacles secondaires. Plus profondément, la cause de cette dérobade renvoie aux liens de continuité qu'il établit entre l'acte de penser et celui de publier : à un "schème de composition" des connaissances qui entre en conflit avec les procédures fragmentées de l'information.

Dans ses affichages, l'exposition des Immatériaux n'avait pas retenu cette lettre aux lignes serrées, dont les quatre pages ne comportent qu'une seule biffure. J'en étais contrarié : vingt ans de fréquentation — comme élève puis comme ami — m'avaient convaincu de l'état d'achèvement de tout texte qu'il proposait à la divulgation. En novembre 1985, il acceptait ma proposition de le publier dans "Terminal".

François Châtelet est mort le 26 décembre 1985. Que ses proches et ses amis trouvent ici,

l'expression de notre profonde tristesse.

Et puissent ceux qui ne le connaissent pas, à la lecture de cette "Dérobade", découvrir le désir d'aller plus avant, à la rencontre de son œuvre.

X.D.

les cartes en mêlant les genres : définitions de type philosophique, commentaires à caractère littéraire, approximations tirées de la phraséologie à la mode, variations périodiques, etc. ; j'avais sagement assisté au montage de la machine, réellement intéressé par les explications qu'un affable technicien m'avait alors fournies ; j'avais suivi avec beaucoup d'attention la leçon assortie de travaux pratiques, administrée par une jeune femme charmante, chapitrant — avec l'aide de mon fils (dix-sept ans) — le quasi vieux monsieur "qui ne sait même pas taper à la machine" (éclat de rire discret, presque attendri, et vite étouffé !).

LA DEROBADE

par François Châtelet



EN suis donc pour ma courte honte. Je n'ai presque rien fait de ce que j'avais dit que je ferais, et les excuses matérielles que je peux invoquer ne sont pas convaincantes. Ni la période malheureusement choisie du premier trimestre du calendrier universitaire, donc de la rentrée et des charges que celle-ci a spécialement impliquées cette année, ni la maladie qui m'accable un jour sur deux ne sauraient excuser le fait qu'après avoir vaillamment commencé, j'ai capitulé dès qu'il a fallu utiliser couramment la machine à "traitement de textes". J'avais bien commencé : à la date prescrite, j'avais fait parvenir au secrétariat les cours écrits que m'avaient suggérés les vingt mots que j'avais choisis parmi les soixante dont on m'avait envoyé la liste ; ces écrits j'avais eu plaisir à les rédiger et comme beaucoup d'intervenants probablement, je m'étais amusé à brouiller

"TRAITER" DES TEXTES

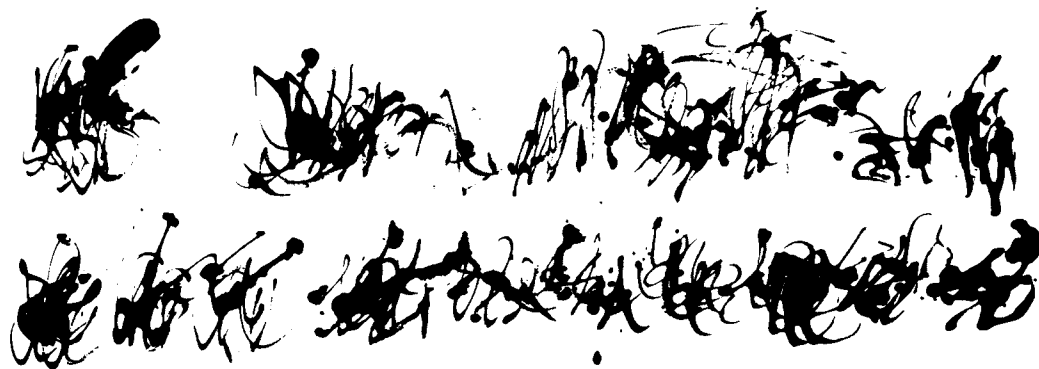
Dès le lendemain, je révisai même quelques connaissances toutes neuves dans la brochure dactylographiée que m'avait laissée, comme viatique, mon délicieux mentor. Dans les jours qui suivirent, toujours dirigé par mon fils — déjà expert, lui — j'ai poursuivi mon apprentissage, mais de plus en plus mollement : aux reproches des miens, qui moquaient ma paresse, je répondais invariablement que "j'attendais des instructions". Je rêvais sans aucun doute de n'avoir plus à me soumettre, dans le moindre détail, à une marche à suivre précise. Or, je savais d'un savoir confus, mais indubitable, par les circulaires dont j'avais été abreuvé et que je n'avais fait que parcourir que, normalement, je devais être en mesure, à ce moment de l'opération, d'entreprendre le travail en prenant contact avec mes coopérants, en confrontant mes textes aux leurs, en faisant des synthèses, en procédant à des mélanges, en développant des comparaisons diverses, bref, en traitant des textes, ceux des autres et les miens. Jour après jour, semaine après semaine, je différerais mon entrée en jeu, me gardant bien de téléphoner à mes amis qui étaient engagés dans l'entreprise pour me renseigner sur l'état d'avancement de leurs travaux. Je sauvai la face en faisant quelques tentatives — réussies — qui me permirent de faire apparaître sur l'écran la liste des énoncés-commentaires proposés par un tel ou un tel et d'en lire quelques-uns qui me plurent et

m'amuserent. Mais je n'allai pas au-delà de ce regard, épuisé que j'étais d'avoir eu à coordonner avec une efficacité suffisante une douzaine et demi de gestes dont je ne saisis pas, pour la plupart, la portée (sinon que j'avais à les faire pour que "ça" continue, et que, d'ailleurs, si je ne les accomplissais pas, la machine m'assurait, en clignotant en son basic jargon, qu'elle me méduserait par une sempiternelle répétition...) et satisfait d'avoir déjà obtenu un résultat, pour moi aussi exaltant !

UN PLAISIR MALIN A ACCUMULER LES BEVUES

Je me délectais donc de l'analyse de "l'académisme" (un des mots proposés que je n'avais pas choisis) par Jacques Roubaud et j'eus le plaisir de prendre acte du fait qu'en désaccord avec Christine Buci-Gluksmann du collège international de philosophie sur le concept de "modernité" (mot qui ne figurait pas sur la liste arrêtée par les Immatériaux), en revanche, je m'entendais fort bien avec elle, en ce qui concerne les "confins" (mot proposé que nous avions envie l'un et l'autre de commenter). Grâce à ces ruses, que je faisais "mousser" dans ma tête et dans les conversations avec les amis, j'attendais dans l'impatience et la confusion – confusion faite et du sentiment d'une libération à venir et de la honte d'une impéritie à avouer – d'être dans la forclusion... Après une petite lettre de rappel, un peu plus sèche peut-être que les autres, celle-ci survint. Voici six semaines maintenant que le précieux dispositif, réemballé dans ses coffres de carton a quitté mon bureau et qu'en ses lieux et places se réempilent dossiers, thèses, mémoires et paperasses. Libéré, je le suis autant que je l'espérais ; mais honteux et fâché contre moi, je le suis aussi, et beaucoup plus que je ne le craignais.

En vérité, je ne m'inquiète guère de la signification "caractérielle" et historique (je pense ici tout bêtement à mon histoire personnelle) de mon incapacité : je ne me sens nullement "mis en question par la modernité". Je me demande plus gravement et avec plus d'inquiétude, quelle a pu être la nature de l'épreuve – au sens quasiment sportif du terme – qui m'a conduit à une inconséquence dont je ne suis pas coutumier. En fait, très tôt après la visite de ma monitrice, lorsque j'eus constaté que, me souvenant exactement de ses leçons, je mettais un malin plaisir à accumuler les bévues, les contresens et les fausses manœuvres comme pour être sûr de ne tirer de ma démarche aucune conduite efficace, j'avais essayé de dresser dans ma tête une liste des



Henri MICHAUX
Peinture à l'encre
de Chine
1959

obstacles et des pièges qui m'inhibaient et me contraignaient à l'erreur. En ce petit début de réflexion, j'avais cru ingénieux de distinguer selon une méthode qui avait porté ses fruits en d'autres matières – des causes (matérielles et efficaces) et des raisons (Aristote les appelle "les causes formelles" et "causes finales"). Ainsi, j'imaginais que parmi les causes expliquant mon insuccès dans les Immatériaux, il y avait :

- le peu de temps que me laissait une "rentrée" universitaire particulièrement lourde et occupante, peu de temps comparé à celui qu'aurait exigé l'acquisition de conduites théoriquement réfléchies et techniquement contrôlées ;*
- l'inconfort respiratoire qui résultait de longue station assise devant ce vaste et mystérieux clavier ;*
- la maladie massive et probablement réhabilitaire que constituait mon conservatisme agressif dans le domaine des "manières d'écrire", attitude qui m'avait conduit ces derniers temps à une vision "réactionnaire" et franchement artisanale : n'ayant pas réussi à substituer la machine à écrire au stylographe, j'ai relégué celui-ci pour le crayon à mine de plomb.*

LA VERITE DU "BON VIEUX TEMPS" ?

Quant aux raisons que j'alléguais, elles s'accommodaient mal, à quelque subtilité dialectique que je m'efforçasse, d'une objection simple à laquelle se heurte inmanquablement la réflexion abordant ce genre de problèmes, qu'on soit sous la galaxie Gutenberg ou sous la galaxie Mac



François CHATELET
Photo OLIVETTI

Luhan. En effet, le raisonnement misonéiste qui condamne la mise en place des moyens nouveaux en l'accusant de contaminer – avec pour seule contrepartie des gains extrêmement futiles – les fins (et leur processus contrôlé d'établissement) avérées par la "patience du concept", ou pire : en l'accusant de s'y substituer, fait trop grand cas de ce qu'il attaque et trop peu de ce qu'il défend. Pour assourdissant que soit le concert des chantes et des marchands de techniques nouvelles de communication, il ne saurait persuader durablement : bien peu solides seraient les connaissances qui fondent ces fins supposées admirables si le brouhaha suffisait à induire la moindre confusion entre "banque de données" et savoir, entre information et connaissance...

A bien des époques, des mutations analogues se sont produites concernant l'expression et la diffusion de la pensée "objective" : à chaque moment semble-t-il on craint que l'essentiel ne soit compromis par l'usage de vecteurs nouveaux ; à chaque moment semble-t-il, et précisément à cause et – si je peux dire – à raison des modifications historiques concomitantes affectant les "producteurs de connaissances" et leurs "objets", ces crises limitées ont été surmontées avec un tel brio, et dans le sens de l'intégration du nouveau (comme moyen) à l'ancien, que se sont maintenues les problématiques auxquelles est confrontée la rationalité pratique, notamment la question politique dans son champ théorique. Décemment, je n'avais aucune raison simple à faire valoir, aucune raison en tous cas dont je puisse dire que je n'y avais pas songé auparavant, puisque les preuves étaient dans mes écrits que, si je m'étais éloigné de toute philosophie de l'histoire progressiste, je n'en étais pas venu à prôner son inverse abstrait : l'affirmation du pouvoir révélateur de l'Origine ou plus prosaïquement, la croyance en la vérité du "bon vieux temps", autrement crédible que les inventions maudites et incertaines de la modernité.

Je n'étais d'ailleurs pas mieux loti avec les "causes" qu'au premier moment, j'avais cru pouvoir invoquer pour me dédouaner : là encore, les éléments que je voulais faire intervenir comme excuses, je les connaissais lorsque je m'étais engagé dans ce travail collectif et j'étais pleinement capable d'en évaluer les effets (si je n'étais pas en état, on va le voir, de les interpréter correctement)...

Ainsi l'expérience étant pour moi complètement manquée, je suis désarmé : le constat empirique ne renseigne en rien, le théorique me lâche, le psychologique est pauvre, comme toujours en ce genre d'affaires, et purement tautologique, du psychanalytique, moi, précisément, je n'ai rien à dire (je me suis d'ailleurs toujours refusé à ses explications, apeuré – ou déçu – à l'avance par une radicalité à laquelle je me savais incapable d'adhérer, radicalité que certains auront peut-être la malignité de vouloir m'imposer ici, bon gré, mal gré), le sociologique n'en parlons pas, il a déjà tout dit sur tout. Je n'ai rien à rétorquer, sinon qu'on a recruté un intervenant dont il aurait été prudent de soupçonner qu'il serait insuffisant. Ma dérobade est sans phrase.



Coufique
oriental

Or, au même moment où cela se formule je m'aperçois que je l'écris. Ici ne pas sourire (ou s'esclaffer !) : ne s'esquisse pas – dérision complémentaire – une parodie, de bien piètre envol, du début de la Deuxième Méditation métaphysique. Cela n'a rien à voir avec un quelconque : "J'écris donc je pense", qui pourrais avoir comme corollaire : "Je tape, donc je ne pense pas" (ou... "pas encore", ou "... je ne pense plus"). Je ne suggère nullement que seule l'écriture bien moulée et comme frappée au burin, convient à l'expression de la pensée, et que l'intervention de tout intermédiaire machinique – de la machine à écrire à la machine dite à penser – introduit une distorsion d'autant plus grave que cette médiation est complexe et plus machinique ! Bref, je ne plaide pas la cause de "l'écriture naturelle" comme manifestation elle-même naturelle de la pensée vivante. Car je sais que la dite pensée et son expression sont inséparable, dans leur être formel, et dans leur contenu, et que les problèmes concernant leur adéquation et leur in-adéquation sont de faux problèmes.

LA FAÇON DE FAIRE

Ce qui est en cause, ici, c'est une façon de faire. La seule explication que je puisse avancer est bien de l'ordre du "constat" : l'incompatibilité à laquelle je me suis heurté, incompatibilité entre les techniques que j'utilise lorsque je travaille un texte (ou : à un texte, ou même : sur un texte) et le type d'opérations qui m'étaient proposées par "les Immatériaux". Maintenant, je m'aperçois que si j'avais voulu y figurer, il aurait fallu que je ne la prenne pas "au sérieux", cette opération, que je la traite comme une sorte de jeu de langage, une partie de scrabble ou un concours de mots-croisés. ... Comme on dit maintenant, pour pouvoir m'investir dans cette affaire, il aurait fallu que je ne m'y investisse point !

Cela exige quelques éclaircissements. Quand je décide de publier un texte qui pour une raison philosophique "scientifique", esthétique, me tient à cœur – texte dont je souhaiterais qu'on le considérât comme une œuvre – pour ce qui est de la préparation du travail, je ne procède pas autrement que mes contemporains ayant le même métier que moi (enseignant, chercheur, écrivain) : documentation multiforme, lectures accompagnées ou non de notes et références, utilisation du banc d'essai qu'est le cours, conversations voire bavardages avec celle-ci ou celui-là, rêveries, recherches in petto de quelques formules décisives, raccourcis savants ou métaphores inattendues. De cette collection, ne sortent en général, pour moi que de maigres gribouillages en sténographie personnelle et de vagues plans d'autant plus surchargés de numéros que les découpages en sont plus abstraits.

Ce n'est même pas l'esquisse d'un texte. Mais en même temps, quand tout va bien, il advient aussi de cette période que s'est formée dans ma tête, une conception relativement ferme de l'ensemble, avec ses pivots et ses dynamismes. Tout est prêt pour l'élaboration. C'est là que se marque une manière de faire qui, je crois, sans être exceptionnelle, n'est pas très courante.

ECRIRE, C'EST REECRIRE BEAUCOUP

Ecriture et composition du texte, de la première à la dernière ligne, dans l'ordre, avec le moins possible d'adjonction et de rature ; avancée très lente, relecture constante de ce qui précède afin de relier à ce qui suit (ou le délier quelquefois par effet de style) ; pas à pas ; loin de grandes enjambées, accoté à cette logique subtile – mêlant le droit et le courbe, l'univoque et l'équivoque – que bâtit la grammaire, soucieux (jamais assez, hélas !) de précision sémantique, multipliant les pauses afin de réfléchir à l'ordonnancement des mots et des phrases. Si, à la relecture, s'impose dans le corps du texte écrit une erreur, une bévue, un "dérapage" qui ne se puisse aisément corriger par une courte opération matérielle, destruction des énoncés et de tout leur contexte. Largement. Ecrire c'est pour moi, réécrire beaucoup ; ne jamais rechigner devant l'éventualité de cette apparente "perte de temps" : accepter de voir les boules de papier froissé s'accumuler dans la corbeille, et admettre l'idée que, dans cette mise au net, des petits morceaux d'essentiel s'égarent provisoirement, l'hypothèse pour un écrivain qui travaille de cette manière étant que ce qui a été écrit et à quoi il tient se retrouve bientôt ou plus tard, ici ou ailleurs...

Ecrire – au sens de l'écrivain (ou de l'écrivain, l'excellent distinction barthésienne ne jouant pas ici) – selon mon habitude, c'est pour l'essentiel, écrire – au sens de l'écolier. Je considère que ce qui est significatif dans cette façon de faire est moins l'organon utilisé : la main, son effort musculaire, le crayon ou le stylographe, que la technique d'utilisation.

Certes, je ne saurais méconnaître le plaisir que j'éprouve à composer et à dessiner mes mots et mes phrases, à les sentir sourdre des mouvements de ma main et de mon bras : il entre pour une large part dans la satisfaction que j'ai à faire et à publier des articles et des livres. Cependant, cet effort matériel dont j'apprécie l'exercice dans l'écriture, il me semble que je pourrais en éprouver d'analogues dans la composition dactylographique ou dans l'enregistrement d'une cassette, effectués dans les mêmes conditions et soumis aux mêmes réquisits...

Tels de mes amis – qui possède aussi une "belle" écriture – se plaît à taper ses textes à la machine avec le plus grand soin, ne s'accorde ni rature ni surcharge (sauf corrections mineures) et éprouve des jouissances délicates à organiser ses alinéas, ses mots et ses espaces. Je me sens plus proche de lui que celui qui comme moi, faisant tout "à la main", ne parvient jamais vraiment à terminer un

article, tant il doute (feint de douter) de l'expression de sa pensée et laisse finalement la décision au chef correcteur de la maison d'édition qui le publie.
 Ce n'est certes pas que je ne doute pas de "ma pensée". Ce dont je suis sûr simplement, autant par expérience que par raisonnement, c'est que, quelle qu'elle soit, cette pensée n'est pas différente de son actualisation et que, selon la technique d'exposition à laquelle je suis accoutumé, sa "réalité objective" (son contenu idéal) et sa "réalité formelle" (son être) se confondent dans sa matérialisation. En fait ce travail d'écriture une fois accompli et vérifié par plusieurs lectures, espacés dans le temps si possible, je ne suis guère passionné par les épisodes de la transcription dactylographique, puis en caractère d'imprimerie - sauf problème exceptionnel de présentation. Méticuleux, à l'excès pour la version première, je suis volontiers négligent pour les autres !
 Il m'apparaît que je suis hanté par un idéal du travail intellectuel - cette épithète renvoyant aussi bien aux "productions" philosophiques qu'aux scientifiques, techniques et artistiques - qui explique peut-être ses toutes relatives bizarreries. Sans doute suis-je poursuivi, en pleine naïveté, par l'image du philosophe ou de l'homme de connaissance par excellence qui ayant précisément délimité son thème et son champ d'investigation - son objet - ayant parachevé sa documentation, ayant à satiété réfléchi ou médité, fort de sa culture, de sa contention d'esprit et de son pouvoir logico grammatical, construit par la parole, par l'écrit (quel qu'il soit), le discours suivi qui convainc, celui qui implique à chaque moment de son développement l'évidence de sa justesse et qui établit, dans la dynamique même de son expression, la légitimité du ou des principes le gouvernant.
 Là encore l'expérience et le raisonnement conduisent à reconnaître bien vite l'irréalité d'un tel modèle. Une chose cependant est de constater que ce discours dont on a cru avoir assuré la solidité et l'universalité ne tarde pas à se briser et à se fissurer, autre chose est de ne pouvoir rédiger "du" savoir sans avoir, peu ou beaucoup, présent à l'esprit ce schème de composition où se mêlent, en un mixte plus ou moins adroit, la spontanéité et la préméditation, la rhétorique et la logique, le compte rendu empirique et la pure discursivité ; l'emprunt et l'inouï...
 Voilà donc cette cause pour laquelle je n'ai pu me servir de la machine "à traitement de textes" dans la phase finale des "Immatériaux". Etant donné la taille de cet engin, sa majesté (un peu trop "post moderne" à mon goût et à ma couleur) ses ramifications avouées et son prix (qu'on m'avait glissé à l'oreille), je ne m'imaginais pas qu'on pût l'utiliser autrement que pour conclure. Ma dérobade est sans phrase : elle ne tient qu'en deux mots - habitudes et irreflexion". Concernant mon entrée dans l'univers que vous m'aviez proposé d'expérimenter, le pronostic est sombre. Et cependant, l'inventivité des machines et machinistes est si foisonnante que d'autres chances me seront peut-être offertes ? Ne dois-je pas à la machine à photocopier et à ses perfectionnements incessants de pouvoir user en toute tranquillité - sans crainte d'effacement ou de brouillage de texte - de l'aimable et familièrement fertile crayon à papier ?
 Vous voudrez, j'en suis sûr, pardonner ce persum. Vous savez qu'en dépit des différences, il est aussi le signe d'un attachement profond,
 Vous puis
 Chatelet
 Paris, le 21 février 1986

article, tant il doute (feint de douter) de l'expression de sa pensée et laisse finalement la décision au chef correcteur de la maison d'édition qui le publie.

Ce n'est certes pas que je ne doute pas de "ma pensée". Ce dont je suis sûr simplement, autant par expérience que par raisonnement, c'est que, quelle qu'elle soit, cette pensée n'est pas différente de son actualisation et que, selon la technique d'exposition à laquelle je suis accoutumé, sa "réalité objective" (son contenu idéal) et sa "réalité formelle" (son être) se confondent dans sa matérialisation. En fait ce travail d'écriture une fois accompli et vérifié par plusieurs lectures, espacés dans le temps si possible, je ne suis guère passionné par les épisodes de la transcription dactylographique, puis en caractère d'imprimerie - sauf problème exceptionnel de présentation. Méticuleux, à l'excès pour la version première, je suis volontiers négligent pour les autres !

Il m'apparaît que je suis hanté par un idéal du travail intellectuel - cette épithète renvoyant aussi bien aux "productions" philosophiques qu'aux scientifiques, techniques et artistiques - qui explique peut-être ses toutes relatives bizarreries. Sans doute suis-je poursuivi, en pleine naïveté, par l'image du philosophe ou de l'homme de connaissance par excellence qui ayant précisément délimité son thème et son champ d'investigation - son objet - ayant parachevé sa documentation, ayant à satiété réfléchi ou médité, fort de sa culture, de sa contention d'esprit et de son pouvoir logico grammatical, construit par la parole, par l'écrit (quel qu'il soit), le discours suivi qui convainc, celui qui implique à chaque moment de son développement l'évidence de sa justesse et qui établit, dans la dynamique même de son expression, la légitimité du ou des principes le gouvernant.

Là encore l'expérience et le raisonnement conduisent à reconnaître bien vite l'irréalité d'un tel modèle. Une chose cependant est de constater que ce discours dont on a cru avoir assuré la solidité et l'universalité ne tarde pas à se briser et à se fissurer, autre chose est de ne pouvoir rédiger "du" savoir sans avoir, peu ou beaucoup, présent à l'esprit ce schème de composition où se mêlent, en un mixte plus ou moins adroit, la spontanéité et la préméditation, la rhétorique et la logique, le compte rendu empirique et la pure discursivité ; l'emprunt et l'inouï...

Voilà donc cette cause pour laquelle je n'ai pu me servir de la machine "à traitement de textes" dans la phase finale des "Immatériaux". Etant donné la taille de cet engin, sa majesté (un peu trop "post moderne" à mon goût et à ma couleur) ses ramifications avouées et son prix (qu'on m'avait glissé à l'oreille), je ne m'imaginais pas qu'on pût l'utiliser autrement que pour conclure. Ma dérobade est sans phrase : elle ne tient qu'en deux mots - habitudes et irreflexion". Concernant mon entrée dans l'univers que vous m'aviez proposé d'expérimenter, le pronostic est sombre.

Et cependant, l'inventivité des machines et machinistes est si foisonnante que d'autres chances me seront peut-être offertes ? Ne dois-je pas à la machine à photocopier et à ses perfectionnements incessants de pouvoir user en toute tranquillité - sans crainte d'effacement ou de brouillage de texte - de l'aimable et familièrement fertile crayon à papier ?

21 FEVRIER 1986